

# Un portrait de femme à la Gena Rowlands

Carine Tardieu met en scène le grand flou des sentiments, avec Valeria Bruni Tedeschi

L'ATTACHEMENT  
■■■■■

Parlons d'une vogue bien-heureuse, celle qui voit des réalisatrices prendre à bras-le-corps l'injuste déséquilibre des représentations où l'on voit des acteurs de plus de 50 ans vivre des histoires d'amour avec des femmes bien plus jeunes qu'eux, et des actrices du même âge, à peu près rien ou si peu de choses. Il y a trois ans, Carine Tardieu filma dans *Les Jeunes Amants* une passion amoureuse entre une femme de 70 ans (Fanny Ardant) et un homme quadragénaire (Melvil Poupaud). Il n'y avait là nulle trace de ce volontarisme qui transforme trop souvent les récits en dissertation, sacrifiant au passage la pure et simple émotion. C'est cette manière de faire et de regarder – précise, jamais déclamatoire – que l'on retrouve dans *L'Attachement*, qu'on pourrait envisager comme une suite du film d'avant, ou son jumeau : mêmes portraits de femmes souveraines et intellectuelles, même écart d'âge mais qui n'est ici jamais

mentionné, comme si, enfin, ce n'était plus un problème. Le film est une adaptation du roman d'Alice Ferney (*L'Intimité*, Actes Sud, 2020), le scénario replaçant au cœur de l'intrigue un personnage qui, dans le livre, s'effaçait dans la deuxième partie. Sandra (Valeria Bruni Tedeschi) est une libraire féministe passionnée. Elle est aussi célibataire, sans enfants et très heureuse de l'être. Un matin comme un autre fait subitement basculer sa vie dans l'intimité de ses voisins de palier, Alex et Cécile, un jeune couple qui doit se rendre à l'hôpital car la jeune femme, enceinte, commence à perdre les eaux plus tôt que prévu. Dans la précipitation, ils demandent à Sandra de garder leur petit garçon Elliot – elle accepte sans broncher. Plus tard, Alex revient, mais seul et le regard vide : nul besoin d'explicitier que Cécile est morte en donnant naissance à sa fille, Lucille. Le reste sera affaire de voisinage, de solidarité, de liens : Elliot s'attache à Sandra, Sandra à Elliot, mais aussi à Alex (Pio Marmaï), veuf précoce, qui se retrouve seul à éle-

ver deux enfants, traîne son air hagar en attendant de comprendre ce qui lui arrive, traverse son deuil. **Justesse du casting** *L'Attachement* déjoue nos attentes romantiques de spectateur. A l'instar des personnages, on ne sait pas où on va, ni que faire de toute cette affection qui circule, ne se laisse jamais solidifier en catégories préétablies (amour, amitié) : le film navigue toujours en deçà, dans cette brume où le sentiment ignore encore ce qu'il est. Seule nous guide l'extrême précision du scénario, qui ne se paye jamais d'illusions. Il serait trop fa-



Sandra (Valeria Bruni Tedeschi) et Elliot (César Botti). DIAPHANA

cile et attendu de pencher pour la comédie romantique, de mettre Alex dans les bras de Sandra. Ici, tout se complexifie sans cesse, s'interrompt, se reprend, à la faveur d'une galaxie de personnages qui gonflent le film d'autres liens : les grands-mères (Catherine Mouchet et Marie-Christine Barrault) ; l'ex de Cécile (Raphaël Quenard), père d'Elliot, qui refait surface pour obtenir sa garde ; Emilia (Vimala Pons), pédiatre avec qui Alex refait sa vie. Dans une remarquable dextérité scénaristique, Carine Tardieu parvient à développer une polyphonie d'affects et de personnages où, dans ce grand flou des sentiments, chacun essaye de ne flouer personne. Soulignons la justesse du casting, qui va chercher une poignée d'acteurs habituellement en surrégime, ici astreints au contre-emploi, tenus à l'élégance des sentiments. A ce jeu-là, Valeria

**Comme dans « Gloria », de John Cassavetes, l'actrice s'attache à un enfant qui n'est pas le sien**

Bruni Tedeschi, qu'on a souvent vue à vif, est ici plus sobre que jamais, filmée en gardienne, observatrice – voisine en somme – du monde et des affects de ceux qui l'entourent. Les grandes ellipses du récit démontrent l'inflexibilité de cette femme, toujours égale à elle-même tandis qu'autour, les liens se transforment, se brisent – et les enfants grandissent. Elle nous fait penser à Gena Rowlands (1930-2024) s'attachant à un gosse qui n'est pas le sien dans *Gloria* (John Cassavetes,

1980), ou à ces actrices de l'âge classique régnant superbement sur des intrigues taillées pour elles : Bette Davis, Joan Crawford... Si le film n'est ni vraiment un mélodrame ni une comédie romantique, le genre qui lui sied le plus se trouve être ce qu'on appelait, du temps du classicisme hollywoodien, le *woman's picture* : ces portraits de femmes splendides qui ne se laissaient jamais réduire à une intrigue purement romantique. C'était d'abord des véhicules pour de sublimes interprètes, des films qui étaient là pour les regarder vivre, jouer, vieillir. Des films pour contempler des femmes chérir plus que toute autre chose – plus que les hommes – leur imprenable solitude. ■

MURIELLE JOUDET

*Film français et belge de Carine Tardieu. Avec Valeria Bruni Tedeschi, Pio Marmaï, Vimala Pons (1 h 45).*

## Une jeune Islandaise en deuil, prisonnière d'un secret

Runar Runarsson explore la complexité de l'expérience humaine à l'occasion de la mort d'un jeune homme dans un accident de la route

WHEN THE LIGHT BREAKS  
■■■□□


La beauté de *When the Light Breaks* éclate dès le premier plan du film. On y découvre, de dos, Una (Elin Hall), contemplant le soleil qui se couche sur l'océan. Tout près d'elle se tient Diddi (Baldur Einarsson). Il entre dans le cadre. La jeune femme au physique à la Jean Seberg et le jeune homme tendre derrière ses allures viriles posent pour un selfie, isolés, au milieu de ce paysage enchanteur. Amoureux. On comprend à leur échange, qu'un voile d'ombre couvre leur relation. Ils ne peuvent se voir qu'en secret, mais bientôt les choses vont changer, promet Diddi. Le lendemain, il doit rencontrer sa petite amie, Klara (Katla Njalsdóttir), pour rompre avec elle. Sauf qu'il n'arrivera jamais à destination. Diddi meurt dans un accident de voiture. *When the Light Breaks* explore, dans les heures suivant le drame, l'onde de choc du deuil sur un petit groupe d'amis islandais autour desquels se retrouvent Una et Klara. Avec ce quatrième long-métrage, le réalisateur Runar Runarsson reste fidèle à une esthétique – il tourne ses films en décor naturel, en 16 mm dont il apprécie la sensibilité – autant qu'à une éthique : rendre compte, par les moyens du cinéma, de la com-

plexité de l'expérience humaine. Avec un intérêt particulier pour les âges frontières. Comme un peintre, il dessine ses personnages presque adultes par petites touches contrastées, n'omettant jamais de déposer un peu de lumière dans l'obscurité. **Jeu d'écho entre soi et l'autre** Pour Una et ses camarades, qui terminent leurs études, c'est la première confrontation à une mort aussi intime. Une grande partie du film se joue dans le non-dit. La parole, impossible, trop maladroite, convenue ou explosive pour affronter la tragédie, ce sont les corps qui racontent le mieux les personnages. En particulier le visage d'Elin Hall, actrice éblouissante de vérité, que Runar Runarsson scrute en gros plan. Dans *When the Light Breaks*, on pleure, on boit, on danse, on s'effondre, on se relève. On s'étreint dans un élan de consolation. Le film est à ce compte-là d'une immense tendresse par sa manière d'accueillir la peine de chacun. Une tension se crée vite autour du secret d'Una et de la possible révélation de celui-ci à Klara. Une palette de rôles et d'états d'âme se déplie alors dans la fiction. Il y a l'ami qui était dans la confidence et qui tente de soutenir la première, ceux qui ignorent tout et accordent leur attention à la seconde. Au fil de cette journée particulière, Runar Runarsson déjoue la rivalité fron-

talement entre les deux femmes pour quelque chose de plus doux et de plus trouble. La mémoire est le théâtre d'une bataille souterraine où la vérité se cogne à l'histoire officielle, ouvrant le gouffre de ce que l'on sait vraiment des êtres qui nous sont les plus chers. A l'image de cette performance artistique alcoolisée que Diddi n'avait jamais racontée à Klara. Le souvenir, à l'image du film, est le lieu de la joie et de la perte, où la vie et la mort se confondent. Le résidu intime de notre expérience du monde. Ce jeu de bascule entre le personnel et le collectif s'inscrit jusque dans l'image qui serre au plus près les personnages avant de les regarder plus à distance. Runar Runarsson multiplie les effets de reflet et de miroir pour rendre compte de tout un jeu d'écho entre soi et l'autre, entre soi et l'image de soi. Juxtaposition, disjonction. C'est dans cet interstice que surgit l'inattendu. Avec *When the Light Breaks*, le réalisateur manie avec subtilité un art du décalage pour ouvrir d'autres regards sur les êtres et le monde. Plus poétiques. Dans une scène du film, Una montre à Klara qu'il suffit parfois de reculer de quelques pas pour avoir soudain l'impression de voler. ■

BORIS BASTIDE

*Film islandais, néerlandais, croate et français de Runar Runarsson. Avec Elin Hall, Mikael Kaaber, Katla Njalsdóttir (1 h 22).*



**SALON DE L'EXECUTIVE EDUCATION**  
**20 MARS 2025**  
AUDITORIUM DU MONDE

**Le Monde**  
**The Nouvel Obs**  
**Courrier international**

FORMATION CONTINUE,  
GRANDES ÉCOLES,  
UNIVERSITÉS, IAE, IEP,  
RECONVERSION, VAE

**EXECUTIVE-EDUCATION.**  
**LEMONDE.FR**

**JE M'INSCRIS !**

